

La mutation vers un espace urbain moderne

Le projet de démantèlement des fortifications de Montréal

Joel Beauchamp-Monfette

Number 140, Winter 2020

Modernisation, transformation et mutation : le Québec dans la mire
des jeunes historiens

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/92645ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (print)

1923-0923 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Beauchamp-Monfette, J. (2020). La mutation vers un espace urbain moderne : le projet de démantèlement des fortifications de Montréal. *Cap-aux-Diamants*, (140), 32–36.

LA MUTATION VERS UN ESPACE URBAIN MODERNE

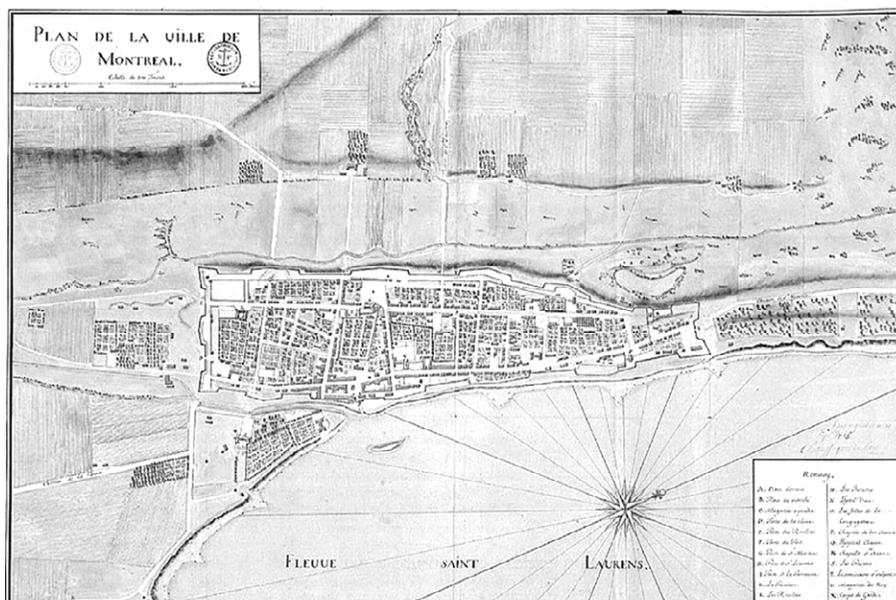
LE PROJET DE DÉMANTÈLEMENT DES FORTIFICATIONS DE MONTRÉAL

par Joel Beauchamp-Monfette

En 1820, la colline de la citadelle est nivelée, mettant fin au projet de démantèlement des fortifications de Montréal. La colline qui se trouvait dans l'est du Vieux-Montréal, près du château Viger, représentait le dernier élément majeur de ce projet qui changera à jamais le visage de Montréal. En déplaçant la citadelle et ses baraques vers l'île Sainte-Hélène, le projet évacue des limites de la ville les derniers vestiges importants de l'époque où Montréal représentait une place forte militaire. Durant leur courte histoire, les murs ont ceinturé la ville et y ont imposé une configuration proprement militaire qui se perpétue jusqu'au début du XIX^e siècle. Or, dès 1801, la ville prend une forme qui, par son esthétique, exprime des préoccupations profondément modernes telles que l'assainissement, l'efficacité et le commerce.

UNE PETITE HISTOIRE DES MURS

La position de Montréal, au centre de sa plaine baignée de rivières et d'un fleuve Saint-Laurent nourricier, est rapidement perçue comme étant idéale pour y établir un lieu de communication et de commerce vers l'intérieur du continent. À partir de 1687, la ville se militarise au moyen de l'édification d'une palissade de pieux de cèdre pour protéger le petit établissement des attaques des tribus



Gaspard-Joseph Chaussegros de Léry, ingénieur. Plan de la ville de Montréal le 10 septembre 1725. (Archives nationales de France).

autochtones ennemies. Avec le traité d'Utrecht et la perte de l'Acadie et de la baie d'Hudson, la peur augmente dans la colonie et il est décidé que la palissade sera remplacée par des murs de pierre. Si la palissade avait donné forme à la ville, la construction d'une enceinte en maçonnerie, à partir de 1717, en fixe les contours et marque un espace militarisé dans l'utilisation du sol. Gaspard-Joseph Chaussegros de Léry est l'instigateur du plan qui sera terminé pour les murs. Plus que jamais, la ville est militarisée dans son espace et son adminis-

tration. Sa position avantageuse en fait un lieu d'entrepôt de munitions, un centre de logistique important dans le développement vers l'intérieur du continent. Avec la citadelle qui la surplombe à l'est, la ville semble bien défendue contre de petites attaques qui passeraient par l'intérieur du continent et qui devraient transporter le matériel militaire au gré de nombreux portages, le long du Richelieu et du haut Saint-Laurent. À l'est de Montréal, Québec protège la principale porte d'entrée des navires et des armées de plus grande

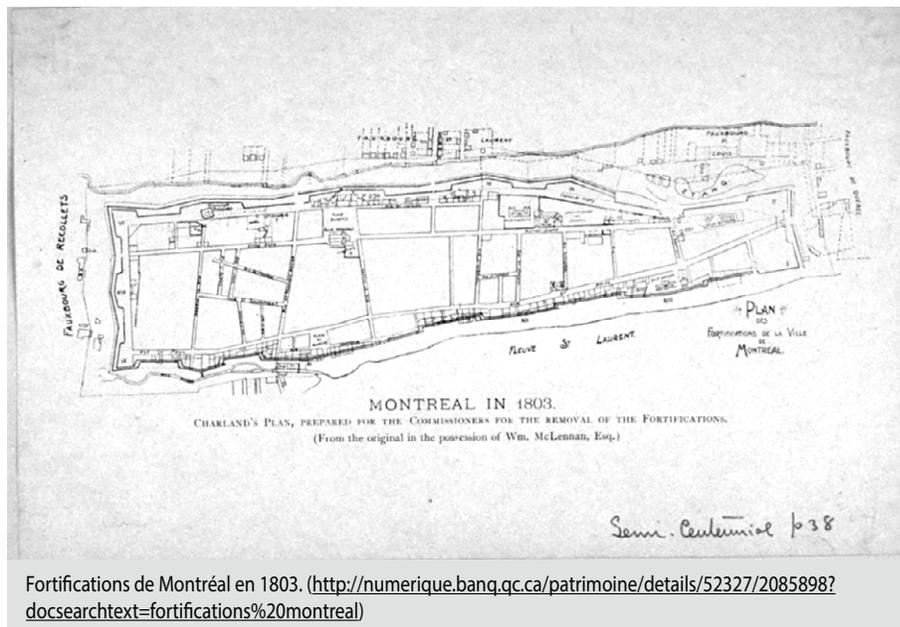
envergure. Ainsi, au centre d'un réseau de défense, appelé *pré carré* par Sébastien Le Prestre de Vauban, Montréal est protégé légèrement par ses murs, de quoi ralentir une attaque, et plus encore par l'important réseau de forts du Richelieu et des Grands Lacs.

La construction des murs s'échelonne sur plus de 30 ans pour se terminer en 1744, dépassant largement le temps et les coûts fixés. Pourtant, dès que leur construction se termine, ils sont vertement critiqués par plusieurs contemporains comme le chevalier James Johnstone, aide de camp de Louis-Joseph de Montcalm qui les compare à des murs de jardin. L'histoire semble lui donner raison lorsque Montréal se rend sans combat à deux reprises en 1760 et en 1775, contre les Britanniques, puis contre les Américains. La prise des postes avancés censés protéger Montréal constitue une raison importante quant à l'inefficacité perçue des murs. Ceux-ci ne sont en fait simplement pas conçus pour une attaque de grande envergure à l'européenne. L'arrivée d'une artillerie lourde ou d'une armée nombreuse signale automatiquement la capitulation de la ville.

Néanmoins, à la suite de ces deux abandons successifs, l'ingénieur militaire britannique Gother Mann suggère de concentrer les énergies de l'empire sur une place forte comme Québec et des postes avancés comme Saint-Jean. Par manque de fonds et d'intérêt pour entretenir les fortifications, celles-ci se dégradent très rapidement au point qu'à la fin du XVIII^e siècle, plusieurs des portes ne sont plus en mesure d'être fermées la nuit et au moins sept brèches sont pratiquées dans les murs par des habitants pour faciliter les communications vers le fleuve. La difficulté de communication entre un côté et l'autre des murs s'amplifie à la fin du siècle alors que la population des faubourgs dépasse celle de la ville. Dans l'espace limité de la ville, le cadre bâti se densifie et l'espace libre est considérablement réduit. Les habi-

tants utilisent l'espace réservé près des murailles pour y déposer leurs déchets domestiques, ce qui préoccupe tant les juges de paix responsables de la gestion de la ville que la population qui y habite. Ainsi, dès 1789, des pétitions et

éminent de la bourgeoisie écossaise de Montréal impliqué dans le commerce de la fourrure et d'autres biens. Parfaitement intégré au milieu local des affaires, il donnera le premier coup de pelle au canal de Lachine. Le dernier membre



des rapports demandent de démanteler les fortifications qui sont devenues non seulement désuètes, mais également nuisibles au développement de Montréal.

UN PROJET MODERNISATEUR À L'ÉCHELLE DE LA VILLE

Ces préoccupations reçoivent une réponse en 1801 avec l'adoption par le gouvernement colonial de l'Acte pour abattre les anciens Murs et Fortifications qui entourent la Cité de Montréal, et pour pourvoir autrement à la Salubrité, Commodité et Embellissement de ladite Cité. La loi prévoit la sélection de trois notables issus de la communauté pour servir en tant que commissaires du projet. James McGill est le membre le plus éminent du trio. Celui qui donnera à son décès des terres qui deviendront l'université McGill est un marchand d'ascendance écossaise qui a fait fortune dans le commerce de la fourrure. John Richardson est lui aussi un membre

du trio est Joseph-Dominique-Emmanuel Le Moyne de Longueuil. Militaire de carrière, noble, conseiller législatif et surtout très fidèle à la Couronne britannique, il occupe le poste jusqu'à son décès en 1807. Son remplaçant est Jean-Marie Mondelet, jeune notaire et juge de paix, qui est très engagé dans les milieux politiques et décisionnels de la ville, aux côtés de Richardson. Secondés par des agents gouvernementaux comme Joseph Bouchette et Louis Charland, ils sont les acteurs principaux du projet. Ces notables ont en commun de faire partie de certains milieux financiers et politiques, très près du pouvoir colonial, ce qui se reflétera dans les choix faits dans le projet de démantèlement des fortifications.

Ce projet n'en est pas seulement un de démolition, mais également de rénovation et de refonte de la ville. Les commissaires élaborent donc un projet en plusieurs phases. Il faut d'abord retrouver les propriétaires originaux des lots de terre sur lesquels les fortifications



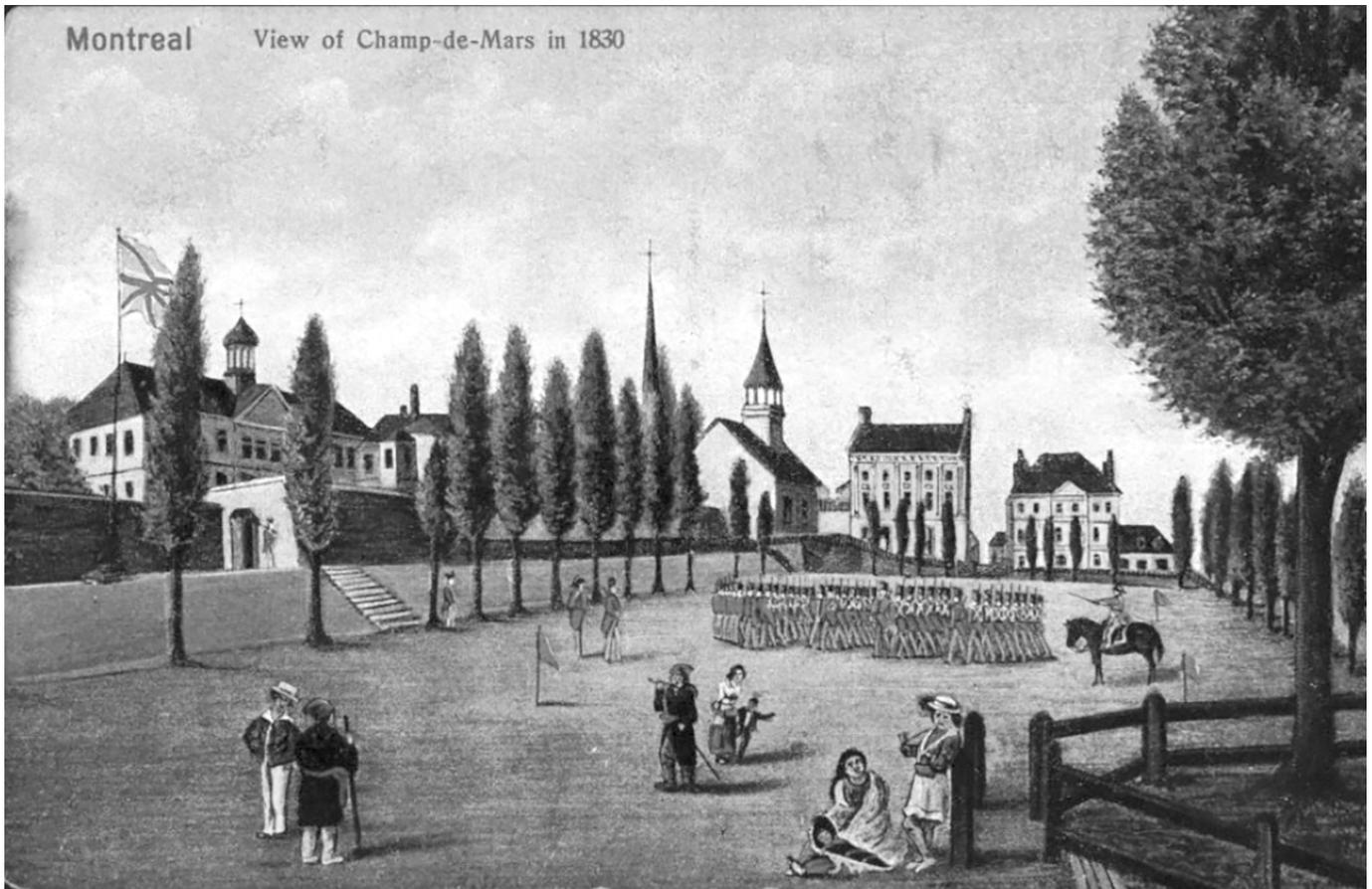
Portion de la carte de Montréal de Joseph Bouchette, 1815. (Archives de Montréal, CA M001 VM 066-3-P016).

sont situées. En effet, les lots confisqués pour la construction des murs et des glacis doivent être redonnés aux héritiers, s'il en reste afin qu'ils puissent en disposer à leur guise. Les projets de démolition constituent l'étape suivante. L'amélioration de l'efficacité et de la circulation étant considérée comme essentielle, les portes sont détruites en premier, puis les murs faisant face au fleuve, pour enfin terminer par les murs du côté nord. L'étape clé est toutefois celle de la planification urbaine. En effet, les commissaires sont mandatés par le gouvernement pour pourvoir à « la Salubrité, la Commodité et l'Embellissement » de la ville. Ainsi, alors que le centre connaît plutôt de petites rues sinueuses et engorgées, des avenues larges sont tracées sur les emplacements de plusieurs des murs, comme la rue des Commissaires (aujourd'hui la rue de la Commune), la rue Saint-Jacques et la rue McGill. Pour favoriser l'efficacité de la ville et en désengorger le cœur historique, deux nouvelles places de marché sont ouvertes. La première est la place des Commissaires (square Victoria) qui

vient remplacer la place d'Armes comme marché du foin en 1813. La seconde naît de la malchance. En 1803, un incendie détruit le château de Vaudreuil et les bâtiments des Jésuites, libérant un espace où est aménagé le marché Neuf (place Jacques-Cartier). Plusieurs autres espaces importants sont prévus par les plans des Commissaires comme le Champ-de-Mars et le square Dalhousie. La place d'Armes doit également être étendue vers le nord jusqu'à la rue Saint-Antoine, ce qui ne sera pas mis en place. Afin de favoriser la salubrité de la ville, la rivière Saint-Pierre et la Petite rivière (ou ruisseau Saint-Martin) sont progressivement canalisées, la première au centre des rues McGill et D'Youville et la seconde au centre de la nouvelle rue Craig (avenue Saint-Antoine). Ces canaux doivent avoir une largeur de 20 pieds (6 mètres), au centre des rues, avec des bassins circulaires à leurs points de jonction, ce qui embellit ces espaces et ajoute à leur salubrité plutôt que d'y nuire, comme le soulèvent des commentateurs de l'époque. Les abords du fleuve sont également amé-

nagés en une terrasse élevée, d'une part pour faciliter le transport de marchandises et d'autre part, pour en améliorer la salubrité, en particulier au printemps, lorsque les glaces envahissent la commune. Au nord-est de la vieille ville, un marécage malsain et nuisible est comblé par la terre tirée du nivellement du coteau de la citadelle, ouvrant la voie au développement foncier vers le faubourg Saint-Louis.

Au moment du démantèlement, les faubourgs comportent une population deux fois plus grande que celle de la vieille ville. Ils doivent ainsi être pris en compte dans la planification des commissaires. Ceux-ci ont pour préoccupation de faciliter les communications entre le centre et la périphérie, tout en gardant pour le centre un cachet différent. De nombreuses villes européennes qui démantèlent leurs fortifications à la même époque aménagent une bande de verdure à l'endroit des murs pour y établir une promenade. Les commissaires vont plutôt choisir d'aménager des parcs et des squares afin d'obtenir cet équilibre entre la ville et les fau-



Montréal, Champs-de-Mars, 1830. Carte postale, Illustrated Post Card Co, vers 1910. (<http://numerique.banq.qc.ca/resultats#0003814290>)

bourgs et, là où il est possible de le faire, les rues de la ville sont rattachées aux chemins des faubourgs. Les rues longeant les anciens murs sont plus larges et bordées de bâtiments plus beaux et coûteux, fixant une frontière non moins réelle, mais esthétique et franchissable. La ville maintenant plus esthétique et surtout plus facile d'accès devient, plus encore qu'auparavant, un centre des institutions, des affaires et du commerce. La densification de l'espace se poursuit et les rues Saint-Paul et en particulier Notre-Dame présentent de plus en plus un ensemble de façades continu. Le démantèlement des fortifications n'a donc pas réellement joint la ville et les faubourgs.

La construction des murs maçonnés au XVIII^e siècle avait fixé de façon permanente la configuration de la trame urbaine à l'intérieur de la ville. Le projet d'aménagement présent en fixe la mor-



MONTREAL.—ATTACK ON A SENTRY OF THE MONTREAL CARBINIERS AT THE QUEBEC GATE BARRACKS. THE SENTRY, IN SELF-DEFENSE, PLUNGES HIS BAYONET IN THE BREAST OF ONE OF THE LEADERS AND KILLS HIM.

Attaque d'une sentinelle à la porte de Québec, rue Saint-Paul, Montréal vers 1870. (<http://numerique.banq.qc.ca/patrimoine/details/52327/2084477?docsearchtext=porte%20quebec%20montreal>)



Traces actuelles des fortifications au Champs-de-Mars, Montréal. (Photo : Christian Lemire).
<http://www.patrimoine-culturel.gouv.qc.ca/rpcq/detail.do?methode=consulter&id=116983&type=bien#.XdQ62FdKi70>

phologie tendant vers l'extérieur de la ville. Dans son propre projet de rénovation urbaine, New York développe un plan basé sur une grille orthogonale à partir de 1811. En lien avec les considérations d'aération et d'efficacité bien en vogue, en particulier aux États-Unis, les commissaires adoptent un plan similaire pour joindre les rues des faubourgs. Cette grille urbaine, quoique moins rigide que celle de New York, donne néanmoins un profil plus moderne à la ville tout en facilitant les futurs développements fonciers.

Le projet n'est pas développé sans résistance ou difficulté. Les lots réclamés par des particuliers pour des droits anciens entraînent une série de poursuites civiles contre le gouvernement, ralentissant le travail. Le manque d'ouvriers qualifiés, trop souvent répartis sur un chantier très important, augmente les coûts. Les décès de Le Moyne de Longueuil en 1807, puis de McGill en 1813 nuisent aux travaux du comité. Le mandat des com-

missaires devra ainsi être renouvelé à quatre reprises, pour finalement prendre fin en 1817, malgré la continuation des travaux, au moins jusqu'en 1820.

VERS UNE VILLE MODERNE

Cet immense projet se développe dans le cadre d'une volonté de redéfinition du rôle de la ville elle-même, partagée à la fois par le gouvernement colonial et les élites locales. La ville du XVIII^e siècle est une ville militarisée administrée par les agents royaux, tournant autour de l'approvisionnement et du développement du commerce des fourrures. Quand apparaît la nécessité de reconfigurer la ville, ils travaillent de concert pour lui donner une dimension commerciale qu'elle conservera tout le siècle. Le développement du port et du canal de Lachine viendront compléter cette période de transition de la ville française vers une ville coloniale britannique de grande envergure. La voie est ouverte

pour que Montréal devienne la métropole du Canada.

Joel Beauchamp-Monfette est étudiant à la maîtrise à l'Université du Québec à Montréal.

Pour en savoir plus :

Dany Fougères (dir.). *Histoire de Montréal et de sa région*. Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2012, 2 vol., 1596 p.

Phyllis Lambert et Alan Stewart. *Montréal, ville fortifiée au XVIII^e siècle*. Ottawa, Centre canadien d'architecture, 1992, 93 p.

Gilles Lauzon et Madeleine Forget (dir.). *L'histoire du Vieux-Montréal à travers son patrimoine*. Québec, Les publications du Québec, 2004, 292 p.

Jean-Claude Marsan. *Montréal en évolution : quatre siècles d'architecture et d'aménagement (4^e édition)*. Québec, Presses de l'Université du Québec, 2016, 730 p.

Jean-Claude Robert. *Atlas historique de Montréal*. Montréal, Art Global, 1994, 167 p.